

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph FUMEAUX

Echos du Collège : Une mort
tragique (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 54-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UNE MORT TRAGIQUE

(suite)

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis l'affreuse nuit !... La justice humaine avait fait de vaines recherches. L'assassin, grâce à l'obscurité d'une sombre nuit, avait échappé, et faute de preuves, on en était resté aux soupçons. Une chose sûre cependant, c'est que depuis ce temps Mathurin ne put plus avoir un jour de bon. Il fraya peu, dès lors, avec les gens du village, et, lorsqu'on le voyait passer dans les rues on chuchottait tout bas ; « Il ne l'aimait plus !... au reste ce soir-là... » Puis on se taisait comme si l'on eût craint de s'attirer un malheur par le fait seul de parler de cette affaire...

Donc on était à la fin d'octobre ; remarquez la coïncidence. Depuis deux mois, Mathurin était beaucoup changé. Ses épaules, qui avaient jusque-là conservé une belle carrure, s'effaçaient et ses yeux s'enfonçaient visiblement dans leurs orbites de feu. Si quelqu'un lui demandait des nouvelles de sa santé : « On va comme ça !... disait-il, pas trop mal... mais l'âge !... que voulez-vous ?... et c'était tout.

Les choses en étaient là, quand un jour on s'aperçut que la porte de sa maison était restée fermée depuis l'avant-veille au soir. On n'avait pas vu la fumée monter de la vieille cheminée.

Un voisin charitable voulut se rendre compte de ce qui se passait chez Mathurin. Il enfila la main par dessus la porte, tira le loquet de frêne et entra.

Il trouva le vieux, le visage souffrant mais farouche, étendu sur un méchant grabat, d'où pendaient de misérables ouvertures de laine en lambeaux.

Saisi d'émotion devant ce corps déjà demi cadavre, il harda quelques paroles de consolation chrétienne, mais les lèvres du moribond ne s'ouvraient plus que pour laisser échapper des cris de douleur suivis de jurons entrecoupés. Sur ses joues, sur son front, où on lisait des traces d'une longue et invouable souffrance, perlait à gouttes pressées une sueur froide, avant-coureur de la mort.

Vers les six heures, ses mains se crispèrent et tout son visage se contracta comme dans une convulsion suprême. Et le voisin effrayé, qui était resté là depuis le matin, put saisir ces mots, les derniers : « Oh! les enfants... Martine... pitié!.. » En prononçant ces mots, le vieux tournait ses regards terrifiés, tantôt vers la porte, tantôt vers la paroi, où était le tableau dont j'ai parlé plus haut. C'était le portrait de Martine, sa femme.

Tout à coup il poussa un cri lugubre et entra en agonie : agonie qu'il faudrait avoir vue pour en avoir une idée.

Au même instant un bruit épouvantable, sinistre retentit dans tout le village.

Trois chiens d'une taille énorme et qu'on n'avait jamais vus, arrivèrent, à travers le village, avec une vitesse vertigineuse et des hurlements effroyables, jusque devant la porte de la maison du moribond. Là, s'engagea une lutte affreuse. Les trois chiens s'entre-déchiraient et se roulaient dans la poussière jusque sous les fenêtres ; puis ils disparaissaient soudain et revenaient devant la porte pour recommencer la lutte, et cela à trois reprises !..

La troisième fois, un rugissement pareil à celui du lion fit trembler la maison. A ce cri, le moribond tressaillit, et rendit l'âme. Deux minutes après, la porte s'ouvrait; le curé était sur le seuil. Trop tard !.. Il était mort. Et le lendemain, les gens disaient : Voilà le châtiment !

J. F.